

TEMPORIS SUPEREST
grégorydominé

S'il n'est de désir qu'infini, s'il n'est qu'infini du désir étant désir *de* l'infini au double sens du génitif, l'infini qu'est l'infini du désir, son effraction, adopte une voix sans mode et sans propriété habituelle à la voix active ou passive. La précession *de* l'infini épouse donc sa performativité à sa préformation psychique toutefois érotique, haptique, souffle et toucher, inamissibilité d'une étreinte n'étant autre que la vie se donnant sans distance soit invisiblement. La précession de l'infini, celle de la vie sur le vivant, qualifie la temporalité aporétique du présent, à la fois adhésion et déphasage tel l'imperceptible laps rythmique d'un canevas de silence le retenant et dont la réduction déjà toujours accuse le retard. Conséquemment défectif à la présence, aspatial, néanmoins ce présent constitue le réel en cela qu'il dure à ceindre la violence de son devenir sans prédicat. Le vivant, c'est de la vie en sédition qu'il vient et se reçoit de même qu'un harcèlement, expliquant sa subjectivation comme *assiduité* ou *assuétude* et la temporalité décrite de ce présent adhésif et déphasé au formalisme de la présence. Ce réel en précession, anarchique soit acosmique du vivant de ce fait et effectivement peut se dire subliminal, dont la phénoménalité *indéfectiblement* se phénoménalise sans franchir donc la *liminarité*, c'est-à-dire le seuil de la représentation : le présent demeure en réserve de la représentabilité de la présence à se désister passivement de

sa réduction au visible. *De présent n'est-il qu'en l'invisibilité phénoménale de la vie, n'est-il qu'à la vie. Le présent n'est que le présent de la vie, son bonheur.* Asymétrique à se donner sans quittance au vivant la recevant sans qu'il choisisse de la recevoir et soit en pouvoir de la refuser, c'est *comme* survivant que la vie le phénoménalise. En se donnant, c'est *comme* survie que la vie se donne, son asymétrie se rapportant en ce cas encore à sa tautologie. Ma tautologie. Ma survivance sera tautologique à jouir du présent séparément sans en être la source. Le présent défectif à la présentification de la présence, échappant par son archicontemporaneité à sa contemporanéisation, n'étant jamais actualisable au présent constitue *Mon Présent Vivant. Je suis le fiancé de l'Absolu, c'est-à-dire le captif.* La vie du vivant sera siennement absolument tout en le débordant du fait qu'il en soit et précédé et sans délai épris. La passion sexuelle qu'un corps de femme orné de perversion suscite tend en particulier à en abolir la séparation organique et anatomique dissociative. *Ma plaie viens et entre, ce feu de ma coupure sur toi, triple meurtrissure dont la langue, circulatoire, enveloppera ton rêve liquide à sa plus lointaine opération. Ma bouche déjà te donne à la suavité d'un tépale confondant dedans et dehors, périanthe à la soie la plus lisse absorbant et repoussant à jamais ton assaut alterné, envahissant ton esprit. Glisse en ce désir. Je suis une entaille, et l'insomnie de ton emprise. Mon boyau long et fin enserrera ta jouissance. Mon brûlement de vierge la plus sodomite tu es. Mon danger. Mon mourir. Me tue le risque de te perdre. Tu es la tyrannie*

de tout mon mal. Mon estafilade. Ma peau nue. Ma supplique. La contradiction intrinsèquement dialectique à la description du présent tient à l'immanence de sa texture : qu'il se donne immédiatement, sans concéder c'est-à-dire telle la césure d'un alinéa d'intermission à son don, cependant le présent ne se dépense pas complètement, ne s'épuise pas en la coïncidence d'une présence à laquelle sa dispensation le laisse justement défaillant. De don n'est-il qu'immédié soit parfaitement invisible. Le présent, lequel par son immédiation s'excepte de la subsumption du tout de la présence et se donnant ne se donne qu'en esquisse, n'advient à la reconnaissance à ne se saisir qu'en sa remémoration, et c'est à ne se donner qu'en esquisse qu'il ne peut qu'en remémoration être saisi : le présent se reconstitue, tel le paradis ; à la lettre oblitérante, sa texture n'est réinvestie qu'en l'intimité d'une mémoire, conscience epochale résistant à sa réduction adéquate à la divisibilité de la représentation. Le présent, c'est-à-dire le paradis, n'étant jamais originaire à ne pouvoir l'être, sera donc consubstantiel à sa hantise. Et si la matérialité argilique, élyséenne de la mémoire, l'âme c'est-à-dire, engage la possibilité de son extension, *l'union de l'âme avec le corps* n'est pas la réunion de la disjonction primitive entre la substance pensante et la substance étendue ; cette union implique et signe un autre paradigme, à la fois qualitatif et physique : l'âme jointe au corps à la fois n'occupe aucune étendue et demeure indivisible à savoir donc invisible et toutefois *rayonne en tout le reste du corps* depuis la partie *la plus intérieure* du cerveau sise dans le milieu de

sa substance, unicité sans miroir. Cette union physique de l'âme avec le corps relève la précession métaphysique d'un je posé par un autre. Or qu'il soit ce je par un autre posé soit précédé pourtant immédiatement, sans médiation c'est-à-dire, explique l'inoubliabilité de sa condition : qu'il soit précédé tout en étant donné directement exclut qu'il puisse ce je se quitter. La précession paraîtra ambivalente à devancer le je tout en le consommant sans répit. Ce déséquilibre du présent comme penser amédié je pense demeurant déficient à la présence en prénominisation se remarque à sa pronominalisation, hypervieille en moi donc latente de l'union de l'âme avec le corps étant faculté comme faculté passive de sentir. Mais à se recevoir passivement, c'est d'ores et déjà en un acte unique alors abyssalement continué étant sans ajour qu'un présent et contractile et coextensif à la création se phénoménalise comme je. Et lorsque le présent se phénoménalise et restaure comme je sans recours à la processualité dialectique, c'est d'un constat déductif qu'émane la négation de l'âme à la rabattre à une sécrétion physiologique. Si ce constat déjà ressortit donc à un dehors anhypothétique à ce qu'il constate, l'union de l'âme avec le corps de plus se vit par un dedans sans revers, âme à un corps conjointement unie au point de ne renvoyer qu'à une seule réalité étant le corps d'un homme ou corps humain en tant qu'il peut se sentir et se sentant définit comme corporéité la subjectivation. My Body Is My Soul. En cela l'indivisibilité de l'âme signifiant strictement esprit ou pensée désigne celle du corps entendu comme le corps d'un homme. Comme il paraît de

ce qu'on ne saurait aucunement concevoir la moitié ou le tiers d'une âme, ni quelle étendue elle occupe, identiquement le corps tenu pour *le corps d'un homme* se voit conférer son unicité, à cause qu'il est un et en quelque façon indivisible. Toute vision qu'un recul homologue et sanctionne au prisme d'un langage corrélié à la spatialité qu'il conjecture sera division. À pouvoir se sentir en cela qu'il dure, c'est-à-dire indivisément vit, tout au contraire le corps humain sera invisible ; *le corps d'un homme*, corps du sentir, c'est son âme, esprit ou *je pense* dont l'indivisibilité le distingue du corps semblable au *corps en général* concernant la substance étendue. Et si *l'union* sollicite la disposition organique du corps au rayonnement de l'âme alors sienne tant qu'il vit, ce corps n'est proprement humain à n'être pas d'abord voire jamais organique : *l'union de l'âme avec le corps* serait *force hyperorganique* en ce sens. Et si *l'âme ne s'absente, lorsqu'on meurt, qu'à cause que cette chaleur cesse* à la corruption du corps objectif, qu'advient-il de cet absentement pouvant figurer suppression, anéantissement sinon déplacement, migration à savoir, métempsyose ? Du rayonnement de cette union étant *le corps d'un homme* témoigne le sceau frappé du pronom atone et clitique perturbant la délinéation hylémorphique afférente à *l'unité* de ladite âme audit corps. En *l'unité* se décline un échelonnement de minéral, végétal, animal à humain, facilité par un langage attiré par la classification taxinomique, dont la signification dévore le signe : entre le minéral privé d'organisme et le corps humain, seule la composition chimique varie. Mais s'il n'est

qu'un agrégat cellulaire, d'ailleurs fantasmatique n'étant en vérité de vide concret permettant qu'en puisse donc être dressé fermement le tour, c'est-à-dire le profil, ce corps n'est pas *le corps humain* en tant qu'un penser amédié *je pense* donné à sa potentialité ; c'est *un corps en général* réductible à la seule étendue coïncidant exactement avec le volume de cette étendue : et si ce corps peut être ramené et circonscrit à la seule étendue, c'est à être dépourvu de vie soit d'âme dissidente à la spatialisation laquelle dure soit se sent à pouvoir se sentir ; *un corps en général* n'est pas *le corps d'un homme*, c'est un cadavre sinon un automate. Et sans la distinction réelle entre l'âme et le corps disparaît celle entre la vie et la mort et pareillement celle du départ assignable à et de la naissance biologique, animale et humaine : la métempsychose se voit rejeter pour la métamorphose soit la transformation passant à travers la corruption à un autre organisme part de ladite âme. La distinction de ladite âme dudit corps comme distinction de ladite vie de ladite mort, conséquemment, serait tout au plus juridique et politique comme le serait la distinction de chaque vivant. Et c'est encore la modalité ostensive d'un langage tourné vers la division soit la visibilisation qu'abrite la discrimination du spirituel et du corporel tandis qu'un seul réel se manifeste et dont l'indivisibilité le prête à toute observation, laquelle macroscopique ou microscopique dépend en méthode de ce langage articulé. Indécomposable demeure le réel à devancer le langage de structuration apophantique escomptant la décomposabilité analogue à la clarté du jour levé en différen-

ce de ce qu'il laisse voir. Mais la distinction entre le penser et l'étendue jamais donc n'agit que sur fond d'acquiescement passif étant *je pense* soit *mon âme* ou *notre corps* ou *le corps d'un homme* précédant son discernement discursif. Et quand *le corps en général* est divisible, *le corps d'un homme* ne l'est pas bien qu'il change sans cesse quant à son assemblage biologique ; telle s'élucide la double entente du corps, objective et soit anatomique, subjective soit phénoménale : *en ce sens-là, il est indivisible*. Tel le présent défectif à la présence, mémoire dont le flux mouvant d'indéchirable étoffe contrevient à sa thématization, c'est en tant qu'un *reste* et qu'un surplus comme reste en excès qu'il faut concevoir *le corps d'un homme*. De perception n'est-il pure, supposant la désintégration du corps en brisant la résistance et le diluant à sa nappe : *mon corps* tant qu'il vit et peut se sentir la mêle d'impureté. La perception dite pure, à se confondre à la clarté sans faveur du jour, requiert de passer outre le seuil de la résistance en reste du corps et qu'est le pâti dénué d'écart de son épreuve : l'accès à la perception pure entraîne la mort. Le reste qu'est le corps, sa force hyperorganique constitue la subjectivation. La subjectivité signifie la corporéité. Et c'est passivement, à se recevoir sans relâche en reste à la persévérance ontologique qu'un corps peut être dit uni si étroitement en âme qu'il compose avec elle un tout. *Notre corps* peut se dire alors nôtre. Et c'est paradoxalement en tant qu'il fait effort à résister à la pulvérisation en la perception pure qu'il se donne comme directement nôtre en accusatif : la résistance organi-

que à la perception pure n'est pas étendue. Et c'est à n'être pas étendue à se donner qu'elle se reçoit, *latence* ou hyperveille susdite, conscience énochale empreinte soit préréflexive, adamique, laquelle se tisse d'immémorialité. La mémoire, abyssale à son oblitération, constituant en cela qu'elle dure depuis *le premier éveil de la conscience* provoqué par une effraction unique de simultanéité en sa succession un seul acte continué, enroulé en sa répétition subliminale se touche sans se voir, discerner spatialement c'est-à-dire et réifier : *la mémoire ne peut s'apercevoir elle-même dans le présent*. Qu'il se donne le présent qu'est notre corps sans pouvoir pratiquer d'interstice à son don, qu'il soit cette étreinte dont la précession explique la potentialité, cette latence du penser amédié *je pense* ou reste atone de sa pronominalité antérieur à la réduction qu'il provoque, c'est encore ce qu'en révélera le deuil à l'impossibilité d'assimiler à soi la finitude de l'être aimé : *l'union de l'âme avec le corps* constituant l'individu en marque l'invincible sécession dont l'organicité défend qu'il se dissolve en un éblouissement. C'est la passivité soit le potentiel de cette union que *penser* signifie et dont l'immédiation *je pense* produit de la réalité. Cette réalité produite demeure sans relief et sans contour laquelle se récuse à comparaître en découpe à la clarté tierce du jour : la réalité produite correspond au degré de performativité de l'union. La connaissance en réserve sous la dizaine séfrotique serait comparable au point rétractif le plus dense de cette union comme subjectivation par l'étude soutenant la création. Le degré d'abîmement d'un corps en

étude équivaut au degré de sa subjectivation. Mais l'union donc de l'âme avec le corps n'en est pas la fusion. Si l'âme s'unit au corps passivement, cette union préoriginale à toute désunion n'en annule pas la distinction d'avec le corps compris comme le corps occupant une étendue objectivable : l'âme, c'est au corps du penser amédié *je pense* qu'elle s'unit, dont la pronominalité antérieure au procès de sa dénomination atteste. En ce pouvoir passif, asensoriel de fait, anorganique, ce n'est réciproquement pas de l'union de l'âme avec le corps objectif à savoir visible qu'il s'agit, laquelle ne faisant que le frôler *s'en sépare entièrement* à la dissolution de son assemblage organique. Or si la subjectivation augmente avec l'étude, c'est qu'il n'est d'âme qu'en commencement. *Je suis devenue la plus scandaleuse à ton ardeur. Ta volupté en l'inassouvissement. En la cité déserte, nue sous ma robe, nul ne sait la perversion folle de mon amour. Mon embrasement passionnel tu es. Ma dépossession. Montant cet escalier de vertige, ton regard suit l'éclat de ma peau sur la dentelle noire. Mon haleine emplit de toi jusqu'à l'irriter et alors qu'au bas de ton dos glisse le vernis écarlate, un frémissement me parcourt à penser à ma dilatation, à la sangle bridant ma cheville pour la porter à mon cou. La vitre froide donne sur le balcon et le parc et plus loin sur la rue. Je suis ton exhibition. Ma désidentification tu es. Ma spoliation. Ma dépersonnalisation.* Quiconque vit autrement dit enfoncé en étude crée cérébralement de la réalité, dont la circulation, soustraite au dehors analogue à la parution apophantique, emprunte un réseau axo-

nal et dendritique contaminant la distribution filamenteuse. Cette exigence créatrice fait ondoyer le devenir, frange d'indétermination libre égale à la nécessité glorieuse d'une économie générale à la mesure de celle de l'univers débordant la suffisance à sa conservation : le devenir vient en surcroît de l'utile. Hyperorganicité érotique de cette économie, celle de la vie excédant par son don la production minimale à sa survie. Ainsi l'union sexuelle, telle l'étude, côtoie la réalité cosmique. Atteignant un accomplissement avec le cerveau humain, *l'élan vital* n'a trouvé à poursuivre son expansion qu'au dépassement de la continuité matérielle. La précession de la vie sur le vivant, celle d'un passé n'ayant jamais été présent se donnant comme survivance en deuil, pourrait être la subdivision anatomique. Mais alors physique et partant neuropsychique, c'est un nouveau corps amoureux qu'en revêt *l'union* concentrant *tellement suspendue* la matérialité qu'un flux mémoriel ininterrompu transgresse à épouser ce devenir révolutionnaire. Et précédant la formation moléculaire, *notre corps* serait autant palimpsestique.